

du peuple auquel elle ne tient ni par la tête ni par le cœur, mais en même temps elle est la planche de salut de tout ministère quel qu'il soit, à quelque parti qu'il appartienne. Le *loose fish* fait de la politique au jour le jour et compte plus sur le présent que sur l'avenir; par cela même qu'il attend toujours quelque chose de vous, vous pouvez toujours en disposer; tout ce qui vient d'en haut lui plaît infiniment et si une odeur infecte et neauséabonde lui arrivait des banquettes ministérielles il la trouverait sans doute un parfum exquis; on peut tout faire avec eux et je puis vous assurer que j'ai su en tirer un excellent parti.

Sans le *loose fish*, pensez y bien,
Tout ne vous servira de rien,

Il faudra que vous rappeliez les ex-ministres, ces hommes d'ailleurs qui ont voulu faire de ce pauvre feu lord Metcalfe un *instrument*, une nullité, un vrai zéro dans la machine administrative du pays. Votre seigneurie ne voudrait pas être reléguée dans la catégorie des mannequins politiques, j'en suis sûr. Aussi cultivez le *loose fish*, il est de nature à se multiplier à l'infini dans ces temps de disette générale. Autrefois les chercheurs de places étaient presque tous étrangers à la population du pays; on les expédiait d'Angleterre et du bureau colonial. Le gouvernement responsable a produit le *loose fish* indigène. Les natifs, placés sur un pied infiniment plus respectable, ont réclamé pour leur compte le patronage de la couronne. Pour sortir de ce premier embarras de la responsabilité, le gouvernement ou plutôt ses ministres ont cultivé le *loose fish*. D'abord croissant en Haut-Canada, il s'est peu à peu étendu au bas, et enfin on est même parvenu à le faire prendre, grâce à des engrais et à un fumier riches, dans le sol de l'opposition populaire, assez aride comme vous pouvez croire pour cette espèce de produit bâtard. C'est là ce qu'on a fait de mieux, dans ces dernières années, pour conserver la vie du parti conservateur Canadien; sans cela nous tombions au pouvoir de cette même opposition populaire qui est notre cauchemar, à nous les fidèles et loyaux sujets de Sa Majesté, et qui prend chaque jour des proportions si formidables que bientôt peut-être, les *loose fish* eux-mêmes ne pourront nous préserver de sa griffe.

M. Draper discourait, discourait à perte de vue, sur les hommes et les choses de la politique, jettant parfois ses confrères ministres dans de bien cruelles situations. M. Viger, qui nous dit-on, faisait partie des convives ministériels, quoiqu'il ait résigné, quitté, délaissé, abandonné dès maintenant et à toujours, le fauteuil de président du conseil, trouvait très inconvenante et peu digne la conduite de son ci-devant collègue. Il trouvait de la frivolité, de la légèreté et peu de réserve dans la causerie du procureur-général. Ce dernier vint à parler de la fameuse correspondance La Fontaine-Caron et des pamphlets et des revues et des je ne sais quoi de cette affaire. M. Viger en éprouva un frisson horrible. Ses deux bras se contractèrent d'une façon à faire croire qu'il voulait briser le dossier de son fauteuil; ses cheveux se hérissèrent sur sa tête; il fit une grimace effrayante, et se mit à trembler de tous ses membres comme un homme qui entend prononcer sa condamnation aux galères pour la vie. Savez-vous ce qui le fit trembler, le sujet de cette grande terreur, de ce trouble, de cette grimace? Il y avait de quoi. . . M. Draper, qui fut tous les jours d'une nature communicative, étant ce soir là un peu sous la généreuse influence du Champagne et du Château-Margot, était homme à tout répandre dans le sein de son nouvel ami et maître lord Elgin; il était homme à lui dire toutes les scènes parlementaires de la dernière session, comment un jour ses propres lettres étaient tombés entre les mains de l'opposition, et la lecture qu'on en fit en chambre et les regrets qu'il éprouvait encore en songeant combien il avait pu compromettre la réputation de son honorable ami M. Viger. M. Draper était homme à dire tout cela, mais il en fut empêché. L'ex-président du conseil, en homme d'expérience, l'interrompit, s'empara de la conversation et causa, causa, causa, tant et si bien que le procureur-général dut se tourner d'un autre côté de la table. L'honorable William Morris qui parle peu regardait ébahi M. Viger causant avec animation et sans prendre haleine. M. Cayley, trouva moyen de dire un mot ou deux sur les finances du pays et s'efforça en vain de prouver à Son Excellence qu'en dépensant chaque année un million et en en retirant seulement la moitié, la province ne pouvait manquer de s'enrichir rapidement. M. Papineau en parlant des terres de la cou-

ronne ne pouvait oublier le Saguenay; il fit une description si remarquable de cette partie du pays que lord Elgin enchanté, émerveillé, s'informa si ça prendrait beaucoup de temps pour y aller en hyver en raquettes.

James Smith, le grand avocat constitutionnel en était *of course*, de ce dîner. Ce personnage fit une profonde impression sur son nouveau maître, qui savait sans doute, comment un jour il avait tué tous les Philistins de l'opposition avec une machoire d'âne. Le comte d'Elgin qui se plaît dans les fictions constitutionnelles admirait la façon et la science de l'honorable procureur-général Smith, mais son admiration redoubla quand on lui dit que ce monsieur avait dans sa bibliothèque, la seule édition qu'il y ait en Canada, du texte de la constitution d'Angleterre!

Il y avait encore un ministre à table, un conseiller qui sans être remarquable ni par son savoir ni par son éloquence a vu tomber autour de lui toute une génération de cabinets, sans abandonner son portefeuille. Ce ministre un jour de grande bataille, quand tous ses compagnons d'armes furent obligés de céder le terrain et de mettre bas les armes, répondit héroïquement, comme la vieille garde à Waterloo: *Le secrétaire provincial meurt, mais ne résigne pas!* M. Daly appartenait à l'ancien régime, il appartient au régime d'aujourd'hui et il appartiendrait à tous les régimes à venir s'il était immortel. Aux diners du gouverneur, il est gracieux, il se fait aimable, espérant à force de civilités, persuader à tout le monde qu'il serait le vrai type du secrétaire civil.

Après les ministres Son Excellence a reçu chez lui les juges les principaux fonctionnaires civils et militaires, les chefs de l'opposition, les principaux membres de la législature, etc., etc.

Le comte d'Elgin fait bien les honneurs de sa maison et de sa table. Il est plein d'urbanité, simple et digne dans ses manières et n'a pas cette froide hauteur, qui met son monde à la gêne. Il cause bien et sa conversation indique un esprit cultivé, des vues larges, et un grand fond de connaissances générales. Il parle le français avec facilité, même avec élégance et aime beaucoup, à causer en français avec ceux de ses invités qui parlent cette langue. Mais ce qui me fait plaisir à vous dire, c'est que Sa Seigneurie semble avoir étudié et connaître à fond l'histoire, les mœurs, et la littérature de la France. La plupart des grands écrivains contemporains lui sont familiers et il exprime des opinions très libérales sur toutes les questions de politique, d'ordre social, de religion qui sont à l'ordre du jour. On dit que lord Elgin a été jusqu'à présent très-peu communicatif avec les membres de son cabinet sur la politique à venir de son gouvernement et que ces derniers se sont même plaint de son trop de réserve à leur égard. Nous ne voyons là rien que de digne et de convenable de la part du gouverneur, et nous devons nous féliciter, que Son Excellence semble vouloir profiter de l'exemple que peut offrir une malheureuse administration précédente, des dangers et des désagréments qu'il peut y avoir pour le représentant de la souveraine de s'identifier avec aucun parti dans les colonies. Somme toute, notre nouveau gouverneur laisse dans l'esprit de tous ceux qui ont l'honneur de faire sa connaissance une opinion très-favorable sur son compte. Je dois ajouter une chose digne de remarque: lord Elgin a 36 à 37 ans; j'ai dit ailleurs qu'il a une belle tête et une physionomie très intelligente, mais on lui donnerait certainement 45 à 50 ans. Son front est chauve, ses favoris et ses cheveux gris-blanc, et le tout ensemble indique un homme livré à de fortes études et vieilli, avant l'âge, par de hautes et sérieuses préoccupations.

Après vous avoir parlé du comte d'Elgin, je dois vous dire un mot sur ceux qui l'ont accompagné au pays. Son frère, le colonel Bruce, le secrétaire militaire et le principal aide-de-camp, est un homme aimable, de bonne compagnie et parlant élégamment le français. Le galant colonel, arrivé à Montréal à la fin de novembre est déjà très répandu et fait fureur dans nos salons. Ce monsieur montre une préférence, une prédilection prononcée pour nos aimables compatriotes. Il pourrait bien lui arriver ce qui arriva, il y a quelques années au principal secrétaire et aide-de-camp du gouverneur d'alors, qui ne voulut pas quitter le Canada sans emporter avec lui une de ses plus belles fleurs. Avis aux demoiselles à marier.

Les autres Aides-de-camp du comte d'Elgin sont lord Alexander George Russell frère du premier ministre lord John Russell et du